

Laurent Dubreuil, De l'attrait à la possession : Maupassant, Artaud, Blanchot

Renaud Pasquier



Édition électronique

URL : <http://labyrinthe.revues.org/322>
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003
Pagination : 95-98

Référence électronique

Renaud Pasquier, « Laurent Dubreuil, *De l'attrait à la possession : Maupassant, Artaud, Blanchot* », *Labyrinthe* [En ligne], 16 | 2003, mis en ligne le 17 juin 2008, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://labyrinthe.revues.org/322>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Propriété intellectuelle

Laurent Dubreuil, *De l'attrait à la possession : Maupassant, Artaud, Blanchot*, Paris, Hermann, collection « Savoir : lettres », 2003

Renaud PASQUIER

« Le livre qui commence ici se donne pour dessein d'interroger la possession dans son entrelacs avec la littérature et la lecture. Nous aurons trois guides pour notre investigation, Maupassant, Artaud et Blanchot. » (p. 1)

Un lecteur hâtif, feuilletant négligemment l'ouvrage de Laurent Dubreuil, aura tôt fait de l'ajouter à la longue liste des études thématiques et comparatives ; sans doute un œil sur l'impeccable rhétorique de la table des matières le confortera-t-il dans ce jugement : trois parties, une par auteur, et autant de sous-parties à chaque fois. On lui suggérera pourtant d'y voir la marque d'un souci de rigueur et clarté dans la composition, et en aucun cas l'application mécanique d'une norme académique.

C'est que ce travail récuse tout modèle extérieur, toute méthode préalable. La « Présentation » est à cet égard fort claire : « Rien n'est donné d'avance » (p. 1). Voilà le principe de précaution, fort simple, maintes fois réaffirmé, qui préside à l'entreprise de Laurent Dubreuil, et dicte ses présupposés : point de thème prédéterminé, donc, pas plus de concept, mais une *notion* – la possession – toute de labilité, plurivocité et inachèvement, qui « traverse la vie dans son étendue, ses arts et son histoire » (p. 5), et en particulier les écrits de Maupassant, Artaud et Blanchot ; ceux-ci n'existeront que dans une expérience singulière de lecture, et non indépendamment de celle-ci ; cette lecture ne sera pourtant pas « arbitraire », mais attentive à la *singularité* de l'œuvre, c'est-à-dire *empathique*, suivant pas à pas son mouvement, et, partant, soucieuse d'une *figuration* de son auteur, d'une *fiction biographique* qui, immanquablement, oriente l'interprétation¹.

Ainsi fondée, se défiant comme la peste des *a priori*, des recettes et des conclusions hâtives, cette tentative de *critique notionnelle* est difficilement envisageable selon les catégories académiques. Elle conjoint pourtant trois ambitions indissociables qui touchent les trois grands domaines des études

1. On pourra trouver des précisions sur la portée que donne Laurent Dubreuil aux termes « notion », « singularité », « empathie » en consultant les textes qu'il leur consacre dans « L'Atelier de théorie littéraire » du site *Fabula* (www.fabula.org), aux entrées « Thèmes, Concept, Notion », « Singularité », « Empathie critique ». Voir aussi sur la question de l'historicité l'entrée « Évolution historique des œuvres ».

littéraires : l'interprétation, l'histoire, la théorie. Je ne discuterai pas ici en détail le riche travail de Laurent Dubreuil, je me propose seulement de donner quelques aperçus – trop rapides – de cette triple perspective.

Pensée littéraire

Avant tout il y a cette tentative de lecture *empathique*, entreprise de restitution, dans l'interprétation, d'une pensée des auteurs envisagés à travers leurs expériences de la possession. Insistons-y, les œuvres ne sont pas ici de simples fables, formes ou jeux d'écriture, mais bien des *pensées* proprement littéraires, de ce fait irréductibles à toute saisie conceptuelle. Une haute conception de la littérature s'affirme donc ici, qui lui reconnaît un pouvoir d'investir des zones inconnues des lumières de la raison.

Le corpus, très large, est en chaque cas organisé autour d'un texte privilégié (décision interprétative toujours « discutable », qui doit se justifier dans le mouvement même de l'analyse) : *Le Horla*, pour Maupassant, *Suppliques et supplications* pour Artaud, et les deux versions de *Thomas l'obscur* (plus précisément encore celles du chapitre IV) pour Blanchot. Se construisent ainsi des « paradigmes d'étude » qui, si les protocoles de lectures – toujours suggérés par les textes mêmes – diffèrent, sont exploités avec la même rigueur et la même sensibilité. Alternent ainsi avec bonheur, selon la nécessité, de vastes considérations sur l'ensemble de l'œuvre et des analyses très précises de courtes séquences textuelles, où le critique met à l'œuvre la large palette de ses compétences et de son érudition, convoquant philosophie, psychiatrie ou religion en des confrontations fertiles avec les textes littéraires. Où l'on voit ces derniers résister (sinon plus) aux savoirs conceptuels qui tentent de les saisir.

Ainsi Maupassant – nous est-il exposé à partir d'une analyse très fine de l'effet de voix dans *Le Horla* – fait-il « imploser » l'ontologie héritée de la philosophie grecque par la création de cet être-autre absolu qu'est le Horla, devant lequel toute rationalisation philosophique ou psychanalytique demeure impuissante ; Antonin Artaud, en guerre contre l'envoûtement généralisé, contre le « système-vampire » dont procède toute pensée rationnelle, tente une écriture de l'agir pur, écriture sans pensée, sans écrit, écriture du corps (une « pensée », risque L. Dubreuil). Identification des procédés visant à donner au texte un caractère perpétuellement mouvant, travail méthodique et amusé sur les glossolalies artaldiennes, mise au jour des très puissantes défenses qu'élève le texte contre le discours psychiatrique et psychanalytique : on a, avec cette lecture d'Artaud, un fort bel exemple de cette combinaison de rigueur méticuleuse et d'enthousiasme qui devrait habiter la pensée critique selon Laurent Dubreuil ; Blanchot, avec *Thomas l'obscur*, offre, avant Sartre, Merleau-Ponty ou Levinas, « l'un des premiers grands traités français de phénoménologie » (p. 242). Une phénoménologie « fantastique » (p. 240), conçue autour de la

possession, « dans la perception et l'être au monde » (p. 241) ; phénoménologie de l'altérité, qui relit et subvertit l'analyse cartésienne du cogito.

Point de complaisance, cependant. La lecture n'hésite pas à désigner les limites et impasses des pensées dont elle épouse le mouvement : elle nous montre comment Maupassant s'arrête au seuil d'une nouvelle ontologie ; elle prononce l'échec irrémédiable d'Artaud dans sa volonté d'une lecture-attestation qui laisse intact le texte ; elle stigmatise surtout l'effacement volontaire par Blanchot de la phénoménologie de *Thomas* dans une réduction de toute possession à la hantise de/par la littérature : « Avec Blanchot, la possession n'est plus une question pour la littérature mais devient la question de la littérature. » (p. 78)

Sans doute faudrait-il examiner attentivement les audacieuses constructions édifiées par cette lecture, le « paradigme d'étude » élaboré pour Maupassant, par exemple. Mais l'argumentation est serrée, prudente et séduisante. C'est dire qu'il ne sera pas aisé de l'ignorer.

Une période de l'histoire littéraire

Rendre le mouvement d'une pensée, c'est aussi l'inscrire dans sa temporalité propre : chacun des corpus étudiés est périodisé en fonction de l'interprétation. Ils sont aussi confrontés aux discours de savoir contemporains traversés par la notion de possession. La critique notionnelle enveloppe ainsi une histoire notionnelle ; de fait, l'articulation de ces trois auteurs en un même corpus est un geste qui relève de l'histoire littéraire, geste revendiqué : « Mon essai, malgré la diffraction des trois œuvres, est la *reconnaissance*, en plus d'une époque, *d'une période de l'histoire littéraire, comme* ouverte par Maupassant, scandée par Artaud et paralysée par Blanchot. » (p. 337) Au long du livre, le nouage entre lecture et possession se fait de plus en plus serré : Maupassant introduit la lecture dans l'expérience de la possession, expérience radicalisée et universalisée par Artaud, qui la combattra en tentant en vain d'inventer une lecture sans possession, tandis que Blanchot restreint toute expérience de possession à la hantise de l'œuvre littéraire.

De la lecture procède donc une représentation de l'histoire littéraire, ne serait-ce que sous forme d'esquisse, et de promesse, puisque la convocation de la théologie et de l'anthropologie est « [réservée] pour plus tard ». Des principes sont bien là : entrelacs des savoirs et évolution des pensées singulières. Des mises à l'épreuve, des déplacements vers d'autres auteurs sont suggérés (p. 337). Sans doute y a-t-il là un chantier à ouvrir, des propositions à affiner regardant l'historicité des textes, la considération d'*époques* et de *périodes*.

Lecture-hantise, lecture-possession

La dimension théorique de ce travail transparait dans les lignes qui précèdent. On aura compris que la réflexion sur la possession est indissociable d'une interrogation sur la lecture, et donc sur l'activité critique elle-même; la dernière section de l'étude sur Blanchot (p. 328-335) ainsi que les belles pages de l'« Envoi » le confirment. « La lecture est une hantise, la lecture est une possession » (p. 328). Ce n'est pas là une métaphore. Il faut à ce titre prendre au pied de la lettre la « Présentation » : Maupassant, Artaud, Blanchot n'ont pas été des « objets d'étude », mais bel et bien des « guides » sur un chemin aventureux où le critique s'est maintes fois mis en danger², loin de la protection confortable qu'offre une écriture impersonnelle et objectivante. L. Dubreuil s'élève d'ailleurs vivement (p. 332-333) contre certains textes critiques³, exorcismes qui s'ignorent, puisqu'ils ignorent les fantômes qui hantent toute lecture (personnages, style, rythmes, etc.), et, plus graves, ceux qu'ils y introduisent, car « on conjure les démons avec l'aide des démons » (p. 334) : l'auteur, la structure, l'époque, etc. Où les termes « empathie » et « fiction biographique » se voient réinvestis *a posteriori* par cette pensée de la critique comme exorcisme-endorcisme. Ainsi L. Dubreuil appelle-t-il à accepter d'emblée la possession (d'où l'empathie), seul moyen de « donner à lire sa singularité de lecture, comme la singularité des textes commentés ».

Telle remise en question, radicale, des théories et pratiques qui gouvernent les études littéraires appelle des prolongements. Quelle critique après l'ébranlement ? Que faire des spectres qui l'habitent, une fois reconnus comme tels ? On rêve à d'autres notions, d'autres lectures. On voudrait interroger cette *fracture du concept* d'où émerge la notion (p. 340). Les discussions doivent à présent s'engager, d'autres « singularités de lecture » se construire. *De l'attrait à la possession* est ainsi le premier pas dans une quête ardue, vers l'élaboration de cette pensée notionnelle que Laurent Dubreuil appelle de ses vœux.

2. On ne fréquente pas sans risques démons et spectres... Comment lire après « l'implosion ontologique » (p. 103), interpréter un texte qui proclame son illisibilité (p. 132), échapper à la hantise blanchotienne (p. 317) ? Nombreux étaient les périls, et jamais occultés.

3. N'y font pas exception les théories de la lecture de l'« école de Constance », dont l'un des plus éminents représentants, Wolfgang Iser, est sévèrement considéré, p. 332-333.